

L'INSPECTEUR PARIANOV
Et le Champagne de la Liberté

Robert CAMILLERI

**L'INSPECTEUR PARIANOV
Et le Champagne de la Liberté**

ROMAN POLICIER

AUTEUR – ÉDITEUR

Robert CAMILLERI

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

ISBN : 978-2-9560801-0-7

© Robert CAMILLERI, 2017

CHAPITRE PREMIER

Il faisait très froid en ce soir d'octobre ; il gelait dans l'ensemble des localités du nord de ce beau département du Cantal, qu'affectionnait tout particulièrement Félix. Félix Parianov. Pas seulement parce qu'il y était né, mais plutôt parce que, sur ce terroir, il était, par son métier de commissaire supérieur, très sollicité par de nombreuses et difficiles enquêtes criminelles, qui le passionnaient vraiment. Des affaires que lui et son équipe parvenaient régulièrement à résoudre avec compétence. Ils ne lésinaient pas sur les efforts à fournir, mettant dynamiquement tout en œuvre sur le plan des recherches scientifiques en corrélation avec le meurtre, comme sur le plan des techniques d'investigation policières. Cette attitude dynamique, rigoureuse et tenace les menait généralement à élucider brillamment de complexes affaires, voire même certaines

déjà classées par d'autres services de police. Ils parvenaient à démêler des affaires qui auraient rebuté à l'extrême plus d'une équipe de policiers et d'enquêteurs. Cette perspicacité qui les conduisait régulièrement au succès eut comme effet une légendaire popularité ; ils avaient su l'acquérir et la maintenir par leurs mérites.

Le sol froid et encore humide foulé par l'inspecteur Félix lors de cette promenade nocturne sentait bon la terre. Ce soir, cette terre lui évoquait à la fois la force et la quiétude de ce terroir français, familier et ancestral ; ce terroir que la nature, encore préservée par la présence d'innombrables et vastes prairies, partageait avec d'immenses champs agricoles cultivés aux abords des bourgs, des villages et des petites villes avoisinantes. À vol d'oiseau, cette belle géographie d'un certain gigantisme, due à l'absence de relief froissé, maintenait une assez basse altitude d'ensemble ; elle réunissait sur ce même espace une forte densité d'activités agraire et d'élevage. On y trouvait aussi une grande diversité de classes et de catégories sociales ; une petite minorité seulement s'occupait d'entreprises non agricoles. L'ère de la mécanisation maintenait, toutefois, une faible densité humaine, tout en augmentant régulièrement les chiffres de l'exode rural.

Il s'était écoulé peu de temps, c'est à dire seulement quelques semaines, depuis qu'avait été élucidée une ambiguë affaire de meurtre où notre commissaire-principal s'était illustré, non sans peine, avec toute son équipe. Il était dans son habitude, lorsque cela était possible, de prendre un peu de repos, nécessaire et bien mérité, dans sa modeste propriété secondaire également située dans son village natal

d'Anjony. Tout en étant un éminent chef de police, décoré par les plus hauts dignitaires des services de la police d'État, tant pour son expérience et sa compétence que pour la fréquence de ses très bons résultats, il gardait la modestie d'un homme dont la simplicité, bien plus naturelle que travaillée, le tenait fortement attaché aux qualités des bonnes valeurs humaines. Il était doté d'une clarté d'esprit qui n'était altérée ni par l'orgueil ni par la paresse. Il était tout aussi attaché, par tradition et par nostalgie, à ses bonnes racines. Le style d'architecture un peu baroque de ce village dégageait, somme toute, une légère modernité, dans un cadre général dont le caractère antique était renforcé par un nombre imposant de solides et vastes bâtisses, solidement construites en pierres du pays. Ces constructions avaient su défier le temps. Dans le quartier le plus ancien du vieil Anjony, un certain nombre de ces bâtisses se trouvaient agglutinées, rapprochées et parfois serrées les unes aux autres, comme pour se protéger efficacement des longs hivers très rigoureux que connaissait cette région-là. Elles révélaient le caractère volontairement solidaire des anciens habitants du village qui savaient que pour surmonter les hostiles rigueurs du climat, il leur fallait plus d'entraide et de solidarité. Cette proximité réchauffait les cœurs de ces âmes ainsi moins isolées ; certains problèmes matériels pouvaient être ainsi résolus, sans renoncement, par une solidarité fraternelle. Les toits, généralement faits de larges tuiles aux couleurs chaudes, d'un mélange de brun entremêlé d'ocre terne, étaient parfois partiellement recouverts de fine mousse d'un vert tendre, ce qui donnait à l'ensemble une harmonie naturelle et chatoyante. Certains anciens commerces de proximité avaient été judicieusement restaurés. Les travaux dont ils avaient bénéficié rehaussaient leur standing, tout en leur conservant un cachet ancien et

très pittoresque. Quelques-unes de ces anciennes boutiques étaient flanquées, sur le bas-côté de ruelles à méandres dont la plupart étaient encore pavées à l'ancienne. À l'occasion des foires et des fêtes, qui dans l'année animaient le village, ces magasins-là se distinguaient de façon contrastée par de forts éclairages colorés qui illuminaient leurs élégantes vitrines. Ils étalaient, pour la circonstance, leurs admirables décors et leurs merveilleux agencements. Il était rare de voir de très anciennes bâtisses si érodées que leurs dégradations et leurs légers délabrements ne puissent laisser imaginer qu'elles fussent, quand même, aisément réparables. Cela confirmait la solidité des techniques de construction généralement employées, ici, à l'époque, et de la qualité des matériaux, dont la dure pierre de granit. C'était une impression d'antan, positive et attachante, que dégageait l'aspect extérieur du village, valorisé par cette étonnante solidité des anciens bâtis qui ont pu, avec succès, traverser les siècles passés. La nuit, franchement tombée depuis quelques minutes, ajoutait un ciel particulièrement bien étoilé à ce doux décor, si bien éclairé par la pleine lune. Ce soir-là, Félix, élégamment coiffé de son Borsalino de feutre noir, sa pipe en bois d'olivier en bouche, tirait régulièrement de l'épaisse fumée de tabac dont les volutes enrobaient son visage après chaque bouffée, imprégnant l'air d'un fort parfum boisé. Il marchait d'un pas mesuré et allègre. Il longeait maintenant la ruelle qui contournait l'imposante fontaine du village. Elle était composée d'un large bassin circulaire surplombé de très hautes sculptures de bronze représentant d'imposants lions et taureaux menés par un jeune enfant, lui aussi de bronze. Cette magnifique œuvre d'art était entourée de multiples jets d'eau projetant, en cercles concentriques, de bruyantes et harmonieuses cascades sur la masse liquide qui remplissait au trois quarts

le grand bassin circulaire. Des projecteurs étaient installés au fond du bassin ; leurs ampoules multicolores et clignotantes dispensaient inlassablement leurs éclairages et leurs magnifiques reflets pour donner à l'ensemble de superbes effets pastel qui jouaient sur l'eau claire et sur les volumes, accentuant avec forces les lignes des sculptures. En face de cette fontaine, on pouvait distinguer la grande boulangerie centrale dont la devanture restait discrètement éclairée pendant la nuit et à l'angle de laquelle débutait la rue principale Gustave Flaubert. En la longeant à pied, l'inspecteur atteignit un grand rond-point d'où partaient différentes routes départementales. Celle de gauche, qu'avait maintenant empruntée Félix, était très arborée, avec différentes variétés d'arbres dont des chênes, des bouleaux, des frênes, tous dévêtus de leurs manteaux de feuilles. Ce soir-là, où la lune éclairait loin le paysage, on apercevait des collines basses qui s'étendaient en formant des courbes prolongées et peu accentuées. L'inspecteur prit la première à droite, il tourna en s'engageant sur le trottoir d'une rue étroite, recouvert d'un épais tapis de feuilles sèches qu'il foula bruyamment en avançant, éclairé par de hauts lampadaires noirs et brillants de style rétro. Au travers de leur vitrage hexagonal, ils diffusaient une intense lumière jaune et claire. À cet instant, le clocher de la petite place du village sonna vingt-trois heures, par onze coups distincts, graves et métalliques, dont l'intensité résonnante semblait complètement remplir l'espace que la nuit et le froid semblaient avoir auparavant vidé. Comme soudain réveillé de ses pensées rêveuses, il se mit à craindre que les courtes vacances qu'il s'était accordées, et qu'il commençait à bien apprécier depuis quelques jours, ne soient interrompues. Il mit cette pensée furtive de côté, en pensant que l'ambiance nocturne l'incitait, probablement, à être moins optimiste et

qu'il se devait d'apprécier les moments présents, somme toute apaisants. Naturellement passionné par ce que lui apportait son métier, il pouvait se languir de le vivre intensément, tout en préservant des apparences de tranquillité. Il redoutait la souffrance d'un quotidien trop plat et dénué de fortes motivations. Tout ce qui pouvait le stimuler : le terrain, un puissant travail intellectuel de logique, les raisonnements complexes, les déductions menant à des actions, tout cela lui permettait d'exister pleinement. Après de nombreuses années d'expérience, il cultivait l'insatisfaction du peu, avec tant de sérieux qu'il poussait sans relâche ses talents jusqu'aux subtils déclics, utiles et nécessaires, qui le menaient comme par miracle aux confins du possible, jusqu'aux dénouements qu'il atteignait avec succès et sans jamais abdiquer sa passion. Il arriva à la hauteur du portail de sa propriété secondaire. Cette villa était conçue en pierres de taille traditionnelles du pays. Cette jolie maison était entièrement entourée par de hautes clôtures. Son portail d'entrée en fer forgé, devant lequel il s'était arrêté, dépassait de quelques dizaines de centimètres les autres clôtures par ses grands pics en forme de fer-de-lance. Dans la poche de sa gabardine, il prit son trousseau de clefs qu'il tint en direction du lampadaire qui lui faisait face, et qui se trouvait à l'intérieur de sa propriété, à la gauche du portail. Quoique l'ouverture de cette imposante entrée puisse aussi bien s'effectuer grâce à une télécommande, il préférerait, lorsqu'il n'était pas pressé, utiliser la clef qui, tournée dans la serrure, émettait un bruit mécanique fort et rassurant. Il appréciait ce côté fonctionnel à l'ancienne, plutôt que la robotique moderne qui, utilisée à l'excès, pouvait, selon lui, déshumaniser. Il savait pourtant trouver l'équilibre parfait entre ses aspirations à ces deux univers, à ses deux systèmes de valeurs. Une fois à l'intérieur, il s'assura de la bonne

fermeture de son portail, s'engagea sur l'allée de gravillons qui le séparait de sa porte d'entrée et qui était si bien éclairée par les rayons de lune que l'on pouvait, distinctement, apercevoir son ombre en oblique qui se détachait au sol, derrière lui. Cette bonne clarté lunaire accentuait aussi le style et le poids de sa démarche régulière, à la fois stable et rustique, évoquant une personnalité au caractère bien trempé.

Comme à son habitude, il était vêtu d'une belle gabardine bleu marine, coupée dans un épais tissu. Il avait adopté, en général, un style vestimentaire assez classique. Il n'empêche que par bon goût, il portait fréquemment des complets classiques très élégants, de gamme moyenne, et de jolies cravates de Tergal. Ses traits de caractère : un homme didactique et altruiste ; modéré et réservé dans ses comportements et propos ; avide de savoir, assez spirituel ; mais très rigoureux, sans scrupule ni regret lorsqu'il parvenait à faire mettre les coupables sous les verrous.

Il franchissait sa lourde porte en chêne massif sculpté. Il possédait aussi les bonnes qualités requises pour faire un bon époux. Il distinguait clairement la part due au métier et celle à accorder à sa vie familiale. S'il lui arrivait de consacrer, chez lui, des moments de détente à cogiter sur ses enquêtes en cours, il veillait à ne pas nuire à la bonne ambiance du foyer et aussi à bien garder le secret professionnel auquel il était scrupuleusement tenu, sur certains points. Toutefois, il s'inspirait des connaissances générales et historiques que possédait sa femme Emma ou son entourage. "On apprend de tout homme" avait-il coutume de citer. Il avait un grand respect pour sa femme

Emma et montrait à son égard beaucoup de prévenance et de petites attentions. Dans les discussions qu'il avait avec elle, il se faisait un devoir de surveiller et de maîtriser son langage ; une façon pour lui d'exprimer tout à la fois sa considération pour elle, son ouverture à la culture et sa forte passion, communicative, de s'instruire. Cela lui avait apporté un grand équilibre de vie et avait favorisé le développement de nombreuses qualités intellectuelles, comme sa logique, un esprit de déduction aiguisé et aussi une bien meilleure capacité à apprendre, ainsi qu'une disponibilité plus grande à l'écoute. Il avait garde, cependant, de ne pas avoir la grosse tête et tenait à minimiser ses capacités. Il convoquait, parfois, çà et là, pour synthétiser des circonstances, des citations révélant la capacité de chacun à réussir. "Tout est relatif" se défendait-il parfois, reprenant à haute voix, et paradoxalement, une citation d'Albert Einstein. Il traversa rapidement son couloir, au mur duquel étaient accrochées, avec goût, de très belles reproductions de peintures de maîtres. Elles étaient richement encadrées de bois sculptés, dorés à la feuille d'or. Des œuvres célèbres reproduites à la quasi-perfection. Du Renoir, Sisley, Pissarro, Money, Manet. La plus grande toile, une reproduction de « Les semeuses » de Millet. Il franchit le seuil de sa grande salle à manger-salon. Elle était élégamment décorée par de très beaux meubles en merisier, en chêne massif sculpté, une banquette de cuir très confortable avec deux fauteuils assortis. Une très grande et imposante bibliothèque en bois d'acajou occupait toute la longueur du mur de la pièce. Elle était entièrement garnie de livres de différentes dimensions, rangés par catégories, par collection et qui étaient, majoritairement, reliés d'art. Le haut plafond de cette vaste pièce était généreusement éclairé par un grand lustre de cristal, au-dessus duquel une superbe

rosace de plafond, assortie aux couleurs bleutées du lustre, rehaussait avec finesse et harmonie l'agencement et décor de la pièce. Il en ressortit rapidement pour déposer son chapeau et son pardessus sur le portemanteau du couloir. Il regagna ensuite la cuisine où il y trouva sa femme affairée à diverses préparations culinaires, qui promettaient un dîner réussi.

— Bonsoir Emma. Rien de spécial pour aujourd'hui ?

— Bonsoir Félix. Non, à part le bureau qui t'a laissé un message sur le répondeur. Je suis aussi sortie faire quelques emplettes ; et en allant au marché, sais-tu qui j'ai rencontré ?

— Non, dis-le-moi.

— Notre maire d'Anjony ! Il faisait sa propagande pour la prochaine campagne électorale des Municipales ; il était accompagné de deux autres personnes qui distribuaient des prospectus aux passants. Le maire s'attardait çà et là à saluer et à discuter avec des commerçants, de façon très sympathique. Il n'a pas manqué de me saluer courtoisement en me voyant et de me demander poliment de tes nouvelles. Il a rapidement enchaîné sur la prochaine réunion concernant le projet de construction du nouveau commissariat ; elle se tiendra, bientôt, à la salle de la mairie. Il m'a aussi demandé de t'informer d'un prochain courrier de convocation en vue d'une future réunion des maîtres d'œuvre et architectes. Il souhaite aussi avoir l'occasion de parler avec toi avant même cette réunion.

— Entendu Emma. Ce sera pour moi un devoir et un plaisir. J'y serai, bien que je fuie parfois les honneurs, dit-il en esquissant un léger sourire.

Une fois le dîner terminé, il monta prestement à l'étage. Rentré dans son bureau, il y mit rapidement un peu d'ordre. Il écouta ensuite, avec attention, le message dont lui avait parlé sa femme. C'était Max Guerrin, son "bras droit" professionnel, qui lui demandait de l'appeler, demain matin, au commissariat. Après sa journée chargée, il ne tarda pas à aller se coucher. Il s'était aujourd'hui rendu à une petite cérémonie donnée en considération d'anciens de la profession, pour fêter leurs départs à la retraite. Lors du généreux buffet offert pour l'occasion, où sa présence fut remarquée et appréciée, il saisit l'occasion pour discuter avec quelques connaissances de la profession et autres personnalités présentes. Ensuite, il assista à la remise des médailles, qui fut effectuée dans la solennité pour chacun des retraités. Un petit discours de clôture fut dit en leur honneur, suivi de longs applaudissements. De retour, il remarqua, sur le compteur de son tableau de bord, qu'il avait effectué un trajet aller-retour d'environ trois cent vingt kilomètres. Il aimait bien conduire sa bonne vieille berline française, avec vitesses au volant ; sa « guimbarde », comme il avait coutume de l'appeler. Il mettait un point d'honneur à bien entretenir ce véhicule qui lui rappelait les automobiles de sa jeunesse.

Le lendemain matin, au lever, après sa douche, il se ragailardit en prenant un grand café expresso, bien sucré, au bon goût italien. Ayant terminé son copieux petit-déjeuner, agrémenté de délicieux petits fours maison que sa femme

confectionnait elle-même, il s'apprêta à commencer l'entretien de son jardin. Il prévoyait de s'occuper, entre autres, de la taille des branches de ses quelques arbres fruitiers et de protéger du gel le bas des troncs de ses arbrisseaux plantés depuis l'automne dernier, lorsque soudain, il se souvint qu'il devait passer un coup de fil à son cher collègue Max. Ce qu'il fit, d'ailleurs, sans tarder. Après quelques échanges, ce dernier lui demanda s'il comptait rentrer dès le lundi suivant, comme prévu ; car lui-même devait s'absenter ce même lundi pour se rendre à Toulouse, afin d'éclaircir une affaire de vol et il ne pouvait pas remettre cela à une autre date, pour des raisons qu'il lui explicita clairement et dans les détails.

— Aucun souci Max ! lui répondit-il. Nous reprendrons le planning général dès mardi, si rien d'inchangé.

— Bien Félix, en attendant, pas de soucis, l'équipe est actuellement en mesure de bien s'occuper des autres petites affaires en cours et de se passer de votre présence. Je me devais, toutefois, de vous en faire part et d'avoir aussi la confirmation de votre accord pour lundi.

— Accordé Max ! à bientôt.

Il raccrocha. Il se pressa de réunir les outils nécessaires à son travail de jardin ; il passa une ample combinaison, chaussa une grande paire de bottes en caoutchouc et coiffa sa tête, jusqu'au-dessous des oreilles, d'un épais bonnet de laine. Ainsi guindé, il vaqua à ses occupations sur le terrain. Entretenir son jardin était une de

ses occupations préférées. Il y mettait beaucoup de patience, beaucoup d'amour et pas moins d'efforts. Ayant enfin terminé, il rentra, s'épongea le front, le visage et la nuque avec une petite serviette bleue qu'il avait sortie de sa poche en la tirant par un coin. Il rangea méticuleusement tous ses outils, en prenant soin, auparavant, de bien les nettoyer. Après son second passage à la douche, il s'habilla d'un épais survêtement gris molletonné, qui accentuait la forme arrondie de son ventre ; il enfila de bonnes chaussures de marche, afin d'effectuer dans les environs une bonne marche de santé. Ce n'était pas les chemins balisés qui manquaient, traversant de toutes parts de belles forêts de mélèzes ainsi que de très beaux paysages verdoyants. Il estimait qu'il devait absolument profiter de cette bonne activité, qui lui deviendrait impossible à pratiquer dès les premières neiges tombées, ou même dès l'arrivée des gros orages de saison qui ne sauraient tarder. C'était aujourd'hui une très belle journée, un peu fraîche, mais très ensoleillée, avec un grand ciel bleu sans nuages. Avant de sortir, il prit un moment pour discuter avec Emma, lui expliqua qu'il veillerait à ne pas être en retard pour le repas. Ils prévirent d'effectuer une promenade cet après-midi, ensemble cette fois-ci.

Il revint fatigué après deux bonnes heures d'exercices en plein air, et c'est avec fort appétit qu'il partagea avec Emma le bon repas qui l'attendait. Ils effectuèrent ensuite, ensemble comme prévu, une belle et agréable promenade. Le soleil était encore au rendez-vous. La température avait monté et la sortie n'en était que plus appréciable. Ils avaient pris soin d'emporter un petit goûter avec un thermos de café chaud, que Félix avait soigneusement rangé et qu'il portait dans son sac à dos. Ils effectuèrent une bonne petite

randonnée ; sur le chemin de retour, ils rencontrèrent un très joli point d'eau et s'y rendirent. Ils s'assirent, côte à côte, au bord de ce magnifique petit étang ; ils apprécièrent la bonne tasse de café chaud que servit délicatement Emma avec quelques petits gâteaux traditionnels faits maison. Ainsi, bien reposés et réchauffés, ils se remirent en marche pour regagner leur voiture, que Félix conduisit prudemment jusqu' à leur domicile. Une fois rentrés chez eux, presque à la nuit tombée, ils se divertirent un petit moment en regardant une série télévisée. Dans la soirée, après avoir pris un léger repas, ils ne s'attardèrent pas pour aller se coucher tôt.

Le lendemain, aux environs de huit heures, ils étaient tous deux levés depuis quelques minutes et se trouvaient attablés dans la cuisine depuis quelques instants, quand soudain le téléphone retentit dans le couloir. Félix se leva rapidement et s'empressa d'aller décrocher le combiné.

— Allô oui ! dit-il.

— Commissaire Parianov ?

— Oui, moi-même, j'écoute ! répondit-il.

— Bonjour chef, adjudant Robert Vallant à l'appareil ; je me permets de vous appeler pendant vos vacances, et à cette heure si matinale, car un homme mort a été découvert ce matin même dans la campagne avoisinante, à seulement une trentaine de kilomètres de notre village d'Anjony ; plus exactement, ce lieu là se trouve à un

kilomètre et demi d'un corps de fermes nommé « Les Bartavelles », c'est l'habitation la plus proche. On peut directement y avoir accès en empruntant la route des Salhiés.

— Avons-nous des éléments importants ou des témoignages, Robert ?

— Oui, nous savons que c'est un couple qui a fait cette découverte, il y a de cela trois quarts d'heure environ ; ils nous ont appelés au commissariat pour nous en faire part. Nous avons pris soin d'enregistrer la communication et avons relevé leurs coordonnées, noms, adresse et téléphone. À notre demande, ils nous ont rajouté quelques détails. Ils ont précisément expliqué avoir suivi un sentier « *Grand raid* », le quittant jusqu'à se trouver à hauteur d'une vieille ruine, près de laquelle se trouvait un petit sentier qu'ils ont emprunté pendant environ une demi-heure ; et, à environ une quinzaine de mètres d'un gros arbre, dont le bas du tronc était un peu vide, ils aperçurent au sol, sur leur gauche, le bras d'un individu dépassant d'un fourré. En s'en approchant de plus près, ils virent un homme mort, poignardé et gisant dans son sang. Ils nous ont affirmé ne pas avoir touché au cadavre et s'être vraiment dépêchés pour regagner une cabine téléphonique, et nous avertir. Nous les avons prévenus que nous les appellerons ce matin même et, qu'ils devront venir, ensemble, au commissariat.

— Bien ; entendu Robert. Prenez soin de faire fermer d'urgence ce périmètre par des CRS et prévenez aussi la police scientifique qu'elle se tient prête pour se trouver en notre compagnie sur les lieux, rapidement. Appelez sans

tarder ce couple, et proposez-leur un rendez-vous au commissariat pour quatorze heures trente ; en espérant que cela leur soit possible. Je me trouverai, pour ma part, au commissariat, dans un moment, dans les minutes qui suivent. Tenez-vous prêt au départ, avec notre équipe, pour nous rendre rapidement sur les lieux. Je me vois, dans l'urgence, nécessairement contraint d'abrégé mes vacances, donc, et de reprendre sérieusement mon travail. Sur ce, merci de votre appel et à tout de suite Robert.

Il raccrocha aussitôt, resta un moment immobile, comme stupéfait de ce qu'il venait d'entendre. Il regagna lentement la cuisine où était restée assise Emma et lui dit, en esquissant un léger sourire :

— J'espère que tu ne vois pas d'inconvénient majeur à ce que je reprenne mon travail sur l'heure, Emma ?

— Je suppose que tu ne peux pas faire autrement, sinon tu aurais commencé à m'expliquer le pourquoi. Ne t'inquiète donc pas pour moi cher Félix, je m'y ferai. Je suppose que le cas est important.

— Je dois me dépêcher, en effet, il s'agit de la découverte d'un crime ; je serai probablement de retour ce soir, avant vingt et une heures ; sinon je t'en avertirai. Tant pis pour mon petit-déjeuner ma chère Emma, devoir oblige !

Il fit une tendre bise sur le front de sa femme pour la rassurer et l'apaiser. En un temps record, il se prépara, sortit et regagna sa voiture. Il ne prit pas le temps de faire chauffer

le moteur. Il se trouva en l'espace d'une quinzaine de minutes, seulement, dans le hall d'entrée du commissariat. Robert Vallant l'attendait, lui confirmant qu'il avait exécuté tous ses ordres ; que les CRS ont été dépêchés sur place, que la police scientifique avait confirmé son départ imminent pour se rendre, au plus tôt, sur les lieux du crime ; que le couple de témoins pourrait se trouver au commissariat cet après-midi, à l'heure demandée ; enfin, que le fourgon de police allait arriver d'une minute à l'autre pour amener l'équipe du commissariat sur les lieux.

— D'une minute à l'autre, répéta-t-il en se dirigeant devant la machine à café. Il se servit un café court.

— Nous avons pris soin de prévoir un fourgon quatre-quatre tout terrain qui nous rapprochera au plus près du cadavre, précisa l'adjudant. Après la ferme, le chemin est de terre et nous devrons ensuite franchir les quelques dernières centaines de mètres à pied.

— C'est bien, reprit l'inspecteur Félix, en jetant au panier son verre vide en plastique ; vous remarquerez que j'ai moi-même pris la précaution de chausser des bottines de marche neuves, tout terrain aussi.

Au même moment, le fourgon attendu se plaçait en double file devant la gendarmerie. Lysa Fardier, qui le conduisait, en descendit précipitamment, se pressa de regagner la brigade et franchit le seuil d'entrée d'un pas véloce. Elle salua et rajouta :

— Nous sommes prêts, commissaire.

— Parfait allons-y ! reprit Félix en secouant la tête, relevant son sourcil gauche.

Ils s'empressèrent, tous trois, de grimper à bord du véhicule ; l'adjudant Robert Vallant prit la place chauffeur. Assis sur la banquette arrière, deux agents de police armés faisaient partie du convoi. Le GPS était déjà programmé avec le bon itinéraire à suivre. Les ceintures de sécurité enclenchées, les sirènes et lumières du gyrophare allumées ; le véhicule démarra en trombe et roula à vive allure sur la route. Sur le trajet, Robert dépassait facilement les véhicules, qui, à leur approche, se serraient sur leur droite. Au fur et à mesure, pour les quelque dix derniers kilomètres restants, la route devenait plus étroite ; le goudron avait maintenant laissé place à de la terre, des pierres, et quelques ornières çà et là qui justifiait la nécessité du véhicule tout-terrain. Ballotté par des virages de plus en plus serrés à l'approche de la ferme, le commissaire supérieur prit la parole :

— Je suppose que nous serons arrivés au corps de fermes avant l'équipe de la Scientifique ; si tel est le cas, agent Fardier, vous attendrez leur venue près de l'entrée de la ferme, avec l'un des agents ici présents. Robert aura pris soin de bien garer le véhicule, en vue, sur le bas-côté de la seule route par laquelle ils arriveront. Nous autres, le second agent, Robert et moi-même avancerons pendant ce temps sur le sentier, en direction du cadavre. Vous vous dépêcherez de nous rejoindre ensuite, avec eux.

Les circonstances donnèrent raison à Félix. Ils longèrent un mur de pierres entourant en partie « Les Bartavelles » et en firent rapidement le tour. Il n'y avait là aucun autre véhicule présent dans le secteur, hormis un grand car de CRS garé à une cinquantaine de mètres du portail principal de la ferme principale. Félix composa sur son portable le numéro de téléphone du chef du contingent de CRS qui répondit aussitôt :

— Allô, ici commandant Bru de la CRS !

— Commissaire supérieur Parianov à l'appareil. Bonjour commandant ; avez-vous un ou des détails particuliers et intéressants à nous signaler, ayant précédé notre arrivée ?

— Non rien de très particulier inspecteur, à part le contrôle du médecin de service qui nous accompagnait et qui a officiellement confirmé le décès de la victime. Aussi, deux véhicules qui circulaient dans le secteur de la ferme ; les chauffeurs, propriétaires de leur véhicule, dont nous avons aussi contrôlé les identités, sont des gens du voisinage. Nous vous enverrons notre rapport au complet aujourd'hui, commissaire. Le périmètre est stratégiquement bien quadrillé et bien gardé par mes agents. Les sentiers qui mènent au sinistre sont aussi sous notre surveillance. Pour pouvoir passer les barrages de contrôle que nous avons mis en place, vous devrez simplement justifier de vos fonctions de police, en présentant vos cartes professionnelles.

— Entendu, merci ; nous vous contacterons à nouveau si nécessaire commandant, terminé ! Il raccrocha aussitôt.

— Brigadier, dit Félix en le désignant du doigt, vous restez auprès de l'agent Fardier et vous escorterez ensuite, jusqu'à nous, l'équipe de la Scientifique ; elle ne devrait plus tarder maintenant.

— À vos ordres, commissaire !

L'inspecteur fit alors un geste du bras en désignant la direction du chemin à prendre.

— On y va ! dit-il à l'attention de l'adjudant Vallant et du second brigadier présent.

Il avança, tout en ajustant sa veste par les revers, haussa les épaules en secouant légèrement sa tête de gauche à droite, comme pour se dégourdir ; puis, s'assura que son arme de service était bien placée dans son holster, sous sa veste. Ils marchèrent hâtivement jusqu'à se trouver à la hauteur de quatre CRS, à proximité de leur véhicule, un grand car gris avec le sigle représentatif de leur unité sur chacune des portières avant. Félix tenait déjà sa carte de commissaire supérieur dans la main, la présenta et s'adressa à l'un d'eux :

— Bonjour. Ces deux personnes-là font partie de mes services, nous sommes chargés de l'enquête concernant l'homme trouvé poignardé non loin d'ici. Une seconde partie

de notre groupe et l'équipe de la Scientifique doivent bientôt nous rejoindre.

— Bonjour Commissaire ; nous sommes dans l'obligation de vérifier chacune de vos identités. Il n'y a pas d'exception. C'est l'ordre que nous avons reçu de notre commandant. Le départ du sentier « *Grand raid* » à prendre se trouve là en avant, sur la gauche et à une quinzaine de mètres.

Le brigadier et l'adjudant présentèrent, à leur tour, leurs cartes de police. Passage accordé, le trio salua rapidement, puis se dépêcha de poursuivre sa route. Ils avancèrent, s'engageant bien comme il faut sur le sentier et progressant régulièrement sur l'itinéraire tout en marchant à un rythme bien soutenu ; ce qui commençait à essouffler sérieusement notre commissaire. Moins de quinze minutes plus tard, ils aperçurent au loin, sur leur gauche, un terrain assez pentu, au sommet duquel on distinguait une ruine. Arrivés presque à la perpendiculaire de cette construction délabrée, ils cherchèrent à trouver l'accès le plus propice et le moins buissonneux possible pour accéder à ce vestige immobilier d'antan. Ils trouvèrent un genre de marche en pierre, à partir de laquelle partait un soupçon de chemin, pierreux et étroit, à peine tracé sur le sol et pas mal envahi d'herbes et de petits buissons. Ils quittèrent le « *Grand raid* » et empruntèrent, l'un après l'autre, ce petit chemin-là. L'inspecteur Parianov laissa le passage aux deux autres équipiers et leur ferma ensuite le pas. Il glissa sur la marche humide et se rattrapa rapidement, mais de justesse. Il faut dire aussi que le dénivelé lui demandait quand même de plus grands efforts qu'aux autres, vu son âge. Il était aussi plus

petit et plus rond, ce qui l'obligeait, par conséquent, à réaliser des efforts plus significatifs de flexion des jambes. Il s'en accommoda toutefois avec courage, en appliquant de temps à autre son mouchoir sur le front.

— Nous y sommes presque, dit-il ; il ne nous reste plus qu'à couvrir le reste du chemin qu'a déjà parcouru le jeune couple de témoins. Théoriquement, dit-il avec une intonation assez optimisme, nous ne devrions pas mettre beaucoup plus d'une demi-heure ; sauf s'ils faisaient un jogging et non une marche de promenade.

Après une brève prospection du lieu; là où ils se trouvaient présentement, il leur fallut chercher le sentier suivant, à bonne proximité de la petite construction abîmée.

— Le voici, je l'ai trouvé ! s'exclama enfin le brigadier à haute voix.

Il attendit sur place les deux autres membres de l'équipe qui ne tardèrent pas à le rejoindre, avec une satisfaction que l'on pouvait lire sur leurs visages.

Croisant présentement, sur sa droite, une partie du corps de fermes partiellement bordé de majestueux conifères plantés en ligne droite, le groupe de la police scientifique arrivait enfin ; à bord d'une camionnette blanche. Cette propriété-là comprenait plusieurs bâtis de corps de fermes. Ils étaient tous adjacents, sur la droite, à des terrains d'exploitation relativement plats qui rejoignaient, sur le fond du décor, de très longues rangées d'arbres, essentiellement

constituées d'une même espèce de conifères, s'étendant sur plusieurs centaines de mètres à la longue. Ces terres attenantes et de très grandes superficies comportaient un lot de parcelles de terrain qui étaient toutes bien labourées ; d'autres parcelles très étendues qui en étaient attenantes formaient quant à elles, sur plusieurs hectares, un gigantesque vignoble. Juxtaposée, sur l'un des côtés de cet immense vignoble, une grande pommeraie. Sur quelques-unes de ces rangées rectilignes, l'on apercevait, au loin, quelques tracteurs et quelques formes humaines que l'éloignement rendait à peine distincts. La camionnette de la police scientifique, qui possédait aussi quatre roues motrices et de fortes suspensions ainsi qu'un moteur puissant, fut garée en avant de la quatre-quatre tout-terrain du commissariat qui avait, pour la circonstance, gardé ses gyrophares allumés. Les portières de la camionnette s'ouvraient tour à tour, laissant paraître quatre personnages qui s'empressèrent de sortir du véhicule ; trois d'entre eux étaient vêtus de blouses blanches, les mains déjà gantées. Léon Weber, le chef de la Scientifique. Il était d'allure élancée, la cinquantaine, un grand front, des yeux pétillants. Didier Vallenchont, le médecin légiste. Paul Truchot, préposé aux empreintes et au classement de matériels trouvés comme pièces à conviction ou comme indices. Le quatrième personnage, Samy Wells, était vêtu d'un complet bleu et d'une large cravate aux couleurs vives. Il portait aussi, en bandoulière sur son épaule droite, un volumineux appareil photo surmonté de grands flashes superposés. Sur son épaule gauche, un sac contenant différents objectifs, filtres et pellicules, ainsi que d'autres boîtiers à sa ceinture et pour terminer, un appareil photo numérique des plus complexes et ultra moderne accroché autour de son cou, par une fine lanière de cuir noir.

Après s'être équipés de tout le matériel nécessaire, qu'ils prirent dans le coffre arrière, tous se rassemblèrent à présent près de Lysa, et du brigadier qui se tenait debout à proximité du véhicule dont il avait, juste auparavant, pris soin d'éteindre le gyrophare et d'en verrouiller les portières. Après de brèves salutations, quelques phrases conformistes et d'ordre professionnel échangé, tout le groupe ainsi réuni s'empressa afin de couvrir la distance qui les séparait du groupe précédent. Eux aussi avaient maintenant franchi, légalement, le barrage des CRS.

— Eh bien, dit Léon tout en espérant de façon inavouée que le parcours ne lui soit pas trop pénible ; j'ai hâte de pouvoir me faire une idée plus précise sur les mystères à élucider qui entourent le drame ; d'autant plus que le manque de passion que j'ai pour la marche aiguise mon impatience de me trouver devant le cadavre ; au cœur même de l'exercice de mes fonctions !

— Vu le peu d'éléments dont nous disposons jusqu'ici, reprit Lysa Fardier, les mystères encore inconnus du crime excitent aussi fortement ma curiosité. Espérons, ajouta-t-elle, que nos découvertes successives et nos efforts nous apporteront les résultats nécessaires au bon déroulement de l'enquête !

Dans son uniforme, elle paraissait malgré tout féminine. Elle avait un air très sérieux, presque strict. Son chignon bien tiré, ses lunettes fines et dorées lui donnaient aussi une allure très raffinée et distinguée.

Sur le parcours, Samy fut le premier à remarquer, en hauteur, la ruine qui était à la fois un détail et un point de repère utile ; il en fit part au groupe et commença à prendre, de loin, diverses prises de vues de cet attrayant petit édifice.

— Autant de végétations dans ces parages, remarqua Didier, me laissent imaginer que cet abri de fortune, là-haut, pouvait avoir été un ancien refuge, ou bien une cabane de berger ; ça ne m'étonnerait pas que l'on trouve, par-ci par-là, dans le secteur, d'anciens chemins muletiers.

Sans trop de difficulté, ils trouvèrent le tout petit sentier qui y menait, et qu'ils prirent rapidement, encouragés par le brigadier :

— Une fois arrivés en haut, près de la ruine, nous trouverons peut-être d'autres indices intéressants. Allons-y donc ! dit-il souriant, d'un air persuasif et communicatif.

— Brigadier, reprit Lysa, la seule éventualité d'y faire des trouvailles intéressantes ne doit pas, pour l'heure, nous faire gaspiller notre temps ! Cependant, il me semble impératif de ne pas tarder à y lancer, ultérieurement, une méticuleuse prospection. Tout en respectant notre timing, je pense qu'il n'y aura pas d'objection à ce que, plus tard et en son temps, cela puisse être effectué, aussi avec le concours des membres de la Scientifique. Mais le lieu du crime reste prioritaire !

Arrivé alors à proximité de la petite construction assez délabrée, Paul, qui avait des talents de bon jardinier,

remarqua, non loin de là, deux arbres fruitiers et, malgré l'absence de leurs feuilles, il les reconnut, distinctement et précisément.

— Regardez, dit-il en les désignant tout à tour de sa main tendue, un magnifique cerisier et un très beau prunier. Puis, se penchant en avant, pour bien distinguer le tronc de chacun d'eux : Ce sont, précisa-t-il, des arbres greffés qui ont été plantés là, à mon humble avis, il y a de ça plus d'un demi-siècle. Je crois pouvoir reconnaître là un cerisier bigarreau Napoléon et un prunier reine Claude Victoria. De très bons fruitiers et aussi de très bons pollinisateurs.

— Vos suppositions de bon jardinier, reprit Lysa, sont très intéressantes, du moins pour l'une de vos remarques, car je viens de découvrir une ruche, ou plutôt ce qu'il en reste ; ce qui pourra ultérieurement nous apporter des indications sur ces arbres et sur la manière dont les abeilles ont utilisé leurs fleurs et jusqu'à quand. Cette ruche-là pourra aussi nous renseigner sur les activités humaines exercées sur le lieu de vie environnant, et ce grâce aux matériaux utilisés par les abeilles pour la construction de certaines alvéoles. Il y aura, peut-être aussi, avec un peu de chance, une ou des empreintes intéressantes à y relever. Je me vois donc contrainte, vu l'importance que revêt ce matériel-là, à demander à ce que le brigadier, en attendant notre prochain retour, effectue la garde de ces lieux.

Lysa eut aussitôt la présence d'esprit d'appeler l'inspecteur Félix Parianov afin d'obtenir son autorisation. Ce dernier accéda à la requête et donna son autorisation sans

hésiter. Ce qui permit à Lysa d'en formuler, officiellement, la demande au brigadier qui répondit à son injonction :

— À vos ordres ! reprit le brigadier, en mettant la main au képi.

Ne s'attardant pas plus, les membres du groupe, à présent composé de cinq personnes, trouvèrent, à leur tour, à proximité le sentier à suivre et poursuivirent allègrement leur chemin.

Félix et ses deux accompagnateurs qui avaient sur eux douze bonnes minutes d'avance continuèrent laborieusement leur marche. Ils passaient, à présent, devant un arbre très haut et de grande circonférence qu'ils reconnurent : un orme. Une grande partie du bas de son tronc était creux. C'était, sans équivoque, bien de cet arbre-là dont avaient parlé les témoins dans leur déclaration. De plus, des CRS étaient postés en avant et non loin de là ; fermant un périmètre, pour garder le lieu du crime. Mais cette fois, de façon plus étroite et renforcée. S'arrêtant alors net près de cet arbre, Félix intima l'ordre de stopper et de patienter ici quelques minutes.

— Stop ! Nous les attendons là ! dit-il, bien essoufflé.

Il sortit délicatement une montre gousset de sa poche.

— Neuf heures cinquante-huit ! énonça-t-il, fièrement ; ils ne doivent plus être bien loin désormais. S'ils ne sont pas là dans les dix minutes qui suivent, je les appellerai pour prendre de leurs nouvelles et l'on avisera alors.

Il souffla, reprit son souffle, puis roula délicatement une extrémité de sa moustache. D'un regard vif, qu'on aurait dit perçant, les sourcils froncés, il scruta la zone plus en avant, constatant une forte densité de végétation, essentiellement composée de petits fourrés et de broussailles. Il tourna sa tête, balayant du regard le sol sur environ cent quatre-vingts degrés. Tenant de deux doigts son Borsalino, inclinant sa tête, il leva un œil en l'air, attentif à l'état présent du ciel. Maintenant plongé dans une profonde réflexion, il semblait s'inspirer et s'imprégner des lieux.

Pendant ce temps, l'autre groupe continuait son approche sur le chemin dont les pierres, probablement entraînées et réunies régulièrement par de fortes pluies, se concentraient en plusieurs grands tas sur le parcours, particulièrement là où les zones plates succédaient à des dénivelés plus ou moins pentus. Bien que ce sentier soit assez bien balisé, aucune trace d'entretien forestier n'apparaissait. Parfois, des ronces, des branches qui dépassaient, qu'il fallait éviter ou bien qui entravaient le passage et qu'il fallait enjamber, soit piétiner. Ils progressèrent, malgré cela, à un rythme assez bien cadencé, et sans s'arrêter.

— À l'évidence, cet endroit est peu entretenu. Peut-être qu'à l'époque il était plus éclairci, permettant alors le

passage de menu bétail ou même des transports de marchandises par des mulets, remarqua Samy. J'en doute peu, mais je rechercherai quand même aux archives si nous avons des détails géographiques ou d'anciennes prises de vues qui l'attestent.

— Vous avez peut-être bien raison, reprit le médecin légiste, car la région est remplie de prairies et de plateaux ; idéals, en effet, pour l'élevage. Pas mal de nappes phréatiques aussi, dans le secteur. Ces chemins-là ont, je pense, une origine très ancienne. Ils sont en partie naturels, et encaissés, apparemment formés et réalisés dans des lits de très anciens cours d'eau, qui au fil du temps auraient rejoint des nappes phréatiques. Leur niveau aurait de fait, de plus en plus, baissé ; jusqu'à assécher totalement ces cours d'eau ! À vérifier toutefois, mais à preuve du contraire j'en suis, pour ainsi dire, pratiquement sûr !

Ayant tant bien que mal progressé sur leur itinéraire, ils furent bien contents, quelque temps plus tard, en apercevant Félix un peu plus loin, en avant d'eux. Celui-ci s'agitait depuis un bon moment en faisant des petits pas d'allées et venues. Il fut lui aussi surpris, mais rassuré, en les apercevant ; ils arrivaient, sans trop de retard.

— Bonjour Messieurs Dames ! leur dit-il tout en inclinant la tête, enlevant son chapeau, qu'il remit en l'enfonçant rapidement sur sa tête, tout en l'ajustant légèrement de travers. Je suppose, reprit-il, que cette promenade matinale de plein air vous a été agréable, malgré les quelques difficultés que suscite l'état du parcours. Je pense aussi que l'ancienneté de la petite maisonnée en ruine

et ses abords sont assez remarquables ; nous parviendrons, peut-être bien, à en révéler bien des choses ayant un intérêt particulier qui pourraient alimenter nôtre enquête. Je vous précise que j'ai pris sur moi la responsabilité d'accepter de faire intimer l'ordre au second brigadier d'y monter, là-bas, la garde sur place ; et bien qu'il ne restât, ensuite, plus que vous d'armée Lysa, afin d'assurer sur votre parcours, la sécurité du groupe de la scientifique, ici présent avec nous. Je ne le regrette pas ; quoique la grande prudence est, dit-on, le bouclier de la raison !

Puis, attendant que les apartés cessent :

— J'étais aussi à même d'imaginer que ce lieu-là, vestige d'antan d'ailleurs fort intéressant, puisse susciter votre réel intérêt et ne vous laissât point indifférent. Je me doutais donc bien, connaissant le côté consciencieux et limier de certains de mes coéquipiers, que vous ne pourriez pas y passer sans vous y arrêter et de vouloir y retourner, ultérieurement, afin d'y prospecter. Pour ma part j'ai préféré vérifier, en me pressant un peu, si les CRS avaient bien entouré le lieu du crime où a été localisé le cadavre. C'est bien le cas ; ils forment un large cercle à bonne proximité ; c'est pourquoi je vous ai attendu près de cet arbre de repère. C'est assez étonnant, ne trouvez-vous pas ? Cette espèce d'arbre est très rare dans le secteur ; mais, incontestablement, il fait pourtant partie des repaires de description, comme étant des plus remarquables de l'endroit. En bonne saison, cet arbre peut aussi être un bon abri pour des abeilles asiatiques dont voici une vieille et belle ruche, apparemment vide et qui semble avoir été totalement abandonnée !

— Bien, reprit-il après un petit moment de silence, nous sommes bientôt à même de devoir commencer sérieusement notre travail. Il nous faudra rechercher et trouver un maximum de détails utiles à l'enquête ; pour cela, après ces efforts sportifs qui vous ont certainement pas mal fatigué, je vous demande un redoublement d'attention et de précaution ; surtout, évitez de piétiner malencontreusement un indice ou bien une pièce à conviction ! Avant de progresser sur le terrain, vous devez auparavant bien vous assurer que vous allez marcher sur un espace libre ! Inutile de vous en dire plus. Vous connaissez parfaitement votre job. Alors, allons-y ! dit-il, en ouvrant la marche.

Pour franchir le large cercle que formait le groupe de CRS autour de la victime, il fallait de nouveau passer le contrôle d'identité. Ce qui fut fait rapidement.

Ils avancèrent progressivement, à pas mesurés, tout en préservant de l'espace entre eux. Il y avait là une légère et agréable odeur de thym qui s'exhalait. À leur approche, une grosse caille apeurée s'élança d'un taillis, fouettant bruyamment l'air dans son envol. Lysa, qui en était toute proche, sursauta et fit par reflex un pas vif en arrière, plaçant ensuite, d'un geste rapide machinal, sa main sur son cœur. À ce moment même, l'inspecteur Félix, qui était légèrement penché, la tête en avant au-dessus d'un buisson, se redressa en s'écriant :

— Mesdames et Messieurs, un moment d'attention, je vous prie ! Le moment est crucial ! Le corps se trouve là, juste derrière ce buisson !

Chacun fixa Félix qui, comme consterné par la vision qu'il venait de faire, écarta ses deux bras, qu'il laissa, ensuite, retomber le long de son corps. Il contourna alors délicatement ce buisson par la gauche et contempla le macabre spectacle, tout en relevant ses sourcils. L'homme était allongé, gisant, ventre au sol, sa tête tournée de côté, et laissant paraître son profil gauche. Un couteau au manche noir et doré était profondément enfoncé dans son dos, plus exactement de biais et sous son omoplate droite.

— Docteur, je vous prie, dit-il, approchez. Venez, s'il vous plaît, à hauteur de son flanc gauche ; je n'ai rien vu là au sol, ni empreinte de pas, ni aucun objet que l'on puisse abîmer ou écraser.

Le médecin légiste Vallenchon se plaça convenablement, déposa sa mallette qu'il ouvrit à côté de lui. Il s'approcha près de la tête de la victime, s'accroupit sur un genou, sortit par routine son stéthoscope qu'il posa sur le cou de la victime au niveau de l'artère carotide. Il constata, à son tour, la mort clinique du gisant. Il sortit ensuite un autre appareil qui, appuyé au même endroit du cou, lui indiqua instantanément la température du corps. Il prit soin de la noter sur son petit carnet et y ajouta aussi quelques notes en jargon médical, aussi concernant la position du couteau. Après s'être relevé, il laissa sa place à son chef Weber qui, après avoir observé attentivement le cadavre et son environnement, inscrivit, à son tour, quelques notes sur son carnet de service à couverture cartonnée et de couleur rouge. Il portait, comme les autres membres de son équipe, une carte professionnelle d'identité, épinglée sur le revers de la poche de sa blouse. À la différence des autres cartes, la

sienne portait un badge distinctif, aux couleurs nationales, et au-dessous duquel se trouvait un rectangle mentionnant, en lettres dorées, son haut grade de chef de la police scientifique. Son visage n'exprimait aucune émotion apparente. Il parla d'une voix distincte et froide :

— Je vous demanderai, s'il vous plaît, de veiller à garder une bonne distance avec le corps ; je vous appellerai, au nécessaire, tour à tour. Nous allons procéder à la recherche des empreintes de pas qui pourraient entourer la victime, ainsi qu'à la relève des empreintes digitales du défunt. Mais auparavant, Monsieur Wells, dit-il s'adressant à Samy en le fixant, je vous demande de photographier la victime, comme il convient. Allez-y ! Vous avez mon autorisation.

Samy se plaça, sans attendre, à bonne distance, se servant progressivement des différents appareils et matériels qu'il manipulait très rapidement, avec grande dextérité. Il prit des photos de la victime, variant les cadrages et les angles de vue. Des flashes, très lumineux, alternatifs, se succédaient et s'enchaînaient, donnant à la scène un éclairage assez intense, éblouissant et marquant pour la mémoire des pupilles. Lorsqu'il eut terminé, le chef appela Paul.

— C'est à vous, Monsieur Truchot ! dit-il.

Ce professionnel hautement qualifié s'approcha de la surface circonscrite, à l'intérieur de laquelle reposait l'homme assassiné. Il installa son matériel : un détecteur spécialisé, très moderne, qu'il fixa sur l'extrémité d'une

longue canne télescopique rotative axée sur un haut trépied, ajustable. Déployant totalement cette canne, à l'horizontale, il manipula ensuite, et à distance, cet appareil radio-commandable qui était arrimé sur l'extrémité de cette longue canne d'acier télescopique. Il activa méthodiquement, sur sa télécommande, différents boutons et des interrupteurs. Au moyen de cet instrument-là, il réalisa un balayage circulaire sur un rayon de cinq mètres, scannant toute la surface de cette zone et, particulièrement le sol avec grande précision. À un moment, pendant la progression de l'opération, l'appareil avait émis une sonnerie aiguë et prolongée. À la perpendiculaire d'un rayon de balayage avait été détectée une empreinte étrangère, que ce savant appareil avait su distinguer des rares autres empreintes formées au sol par les semelles des chaussures de service que devaient impérativement porter tous les personnels de police présents. Paul y plaça un repère. Ce fut la seule et unique empreinte étrangère trouvée sur la surface limitée de ce cercle. Elle apparaissait à un endroit où la terre était visiblement plus sablonneuse et plus fragile qu'alentour. Il remballa méthodiquement le matériel avec lequel il avait terminé et sortit un récipient, en forme de petit bidon, d'une petite mallette. Il l'ouvrit et versa, avec précaution, le liquide dans le volume vide de l'empreinte, jusqu'à son ras bord. Au terme d'une bonne minute, il délogea du sol l'empreinte ainsi comblée, maintenant solidifiée, et prit soin de placer ce moulage, à l'abri, dans une boîte antichoc spéciale et prévue à cet effet. Il rangea le tout dans sa mallette qu'il plaça derrière lui. Il se saisit ensuite d'une petite sacoche qui se trouvait à ses côtés, inspira fortement, puis se releva et tira légèrement ses épaules en arrière pour détendre son dos. Il s'accroupit de nouveau et s'apprêta alors à relever les empreintes digitales du mort. En relevant délicatement la

main droite du défunt, il aperçut, juste en dessous, un petit objet de forme quasi cylindrique. Paul leva alors le bras ; ce qui revenait, dans la profession, à demander au chef de la scientifique d'intervenir directement. Le chef Léon arriva à sa hauteur et observa attentivement l'objet, sans le déplacer, prit des notes puis demanda à Samy de faire de photos. Quand tout cela fut fait, Paul, sur la permission de son chef, saisit délicatement l'objet avec une pince ; l'enferma dans un étui transparent qu'il étiqueta. Après observations il devait être, ultérieurement, rangé et enfermé dans sa mallette. Weber appela alors le commissaire Félix Parianov, auquel il tendit le sachet transparent.

— Trouvé juste sous sa main droite ! lui dit-il.

Félix se pencha, regardant de près l'objet au travers de son étui, d'un œil attentif et curieux. Il distinguait, de toute évidence, un pion d'échiquier ; plus précisément une tour de jeu d'échecs, de couleur beige clair ; peut-être bien en bois, pensa-t-il.

— Formidable, c'est formidable ! s'exclama-t-il, notre premier indice trouvé. Voilà aussi de quoi satisfaire notre goût de la curiosité. J'avoue toutefois que la découverte, ici, de cet objet là, m'intrigue quelque peu. Tout à fait surprenant. J'espère que l'analyse de cette pièce par le laboratoire nous apportera quelques détails supplémentaires d'importance, dit-il songeur, tout en se tenant le menton.

Il rendit le tout à Paul. Debout, près de Weber, il remarqua que le côté visible du visage du défunt ne portait pas de traces apparentes de coups. Il portait une paire de

lunettes en écaille, la branche relevée et éloignée de son oreille gauche ; les verres restés intacts étaient assez épais, et bien visibles par le jeu de reflets qu'ils émettaient en renvoyant les rayons de la vive lumière du soleil. Il portait des souliers souples, de toile kaki, assez propres, bien lacés, dont les semelles, bien qu'assez boueuses, laissaient paraître une bonne structure antidérapante. L'homme était de taille assez moyenne, le coude droit en avant, plié au-dessus de sa tête ; l'autre bras, à peine écarté, longeait son flanc gauche. Sa main gauche, située au même niveau du haut de sa cuisse, était garnie d'une grosse chevalière sur le majeur, d'une alliance en métal doré sur l'annulaire, et tenait encore fermement une casquette à carreaux de couleur grise. Le costume bleu marine uni qu'il portait était assez ample, taillé dans un tissu épais de saison. Le bas de son pantalon, légèrement relevé, laissait voir une paire de chaussettes marron, à rayures bleues.

Paul terminait maintenant sa relève d'empreintes digitales. Aucune empreinte ne fut trouvée sur le manche du couteau. Il ouvrit, ensuite, les trois doigts de la main gauche qui tenait un pan de la casquette. Il la prit et la rangea. Le dessus du poignet reposait encore sur le sol. Il se saisit de la main, la tournant légèrement ; il fit aussi pivoter le poignet. Léon aperçut alors une montre, extra-plate, en métal doré, dont le motif d'art du fond du cadran représentait une œuvre très colorée, en pointillisme. La vitre avait été brisée. Le bracelet de cette montre, en métal chaîné, de couleur argentée, était en partie décroché sur l'un des côtés. Il la prit avec précaution et la plaça dans un boîtier qu'il glissa dans un étui approprié.

— La montre, dit-il, donne une heure arrêtée au cadran : cinq heures et quarante-sept minutes. J'aperçois des verres brisés de sa vitre qui sont restés au sol.

Malgré les brins d'herbe présents à cet endroit, il prit soin de récupérer, un à un, ces bris de verre, avec une pince à épiler. Pendant ce temps, Félix passa un bref appel à son bureau.

— Allô bonjour, ici Parianov ; Max se trouve-t-il au commissariat ?

— Bonjour commissaire, répondit la secrétaire. Non, mais il y a Monsieur Pasquaretti de présent dans son bureau.

— Bien, passez-le-moi, s'il vous plaît.

À la seconde sonnerie, l'agent principal Franck Pasquaretti décrocha énergiquement.

— Bonjour Franck, ici Félix. Je vous demanderais de préparer, sans tarder, le dossier d'enquête concernant le crime et de tenir prêt le questionnaire à soumettre au couple témoin qui a découvert le cadavre ce matin. Nous espérons être de retour avant leur arrivée au commissariat. Si toutefois nous avons du retard, je vous charge de les recevoir personnellement pour remplir le questionnaire que vous leur soumettrez, et que vous aurez soin de placer, ensuite, en évidence sur mon bureau. Vous les ferez alors patienter en salle d'attente, car je compte les recevoir personnellement pour un interrogatoire approfondi.

Contactez aussi le commissaire Max, dites-lui que je tiens à sa présence, tôt cet après-midi ; cette affaire étant, jusqu'à preuve du contraire, prioritaire !

— Bien, commissaire ; comptez sur moi ; leur rendez-vous pour quatorze heures trente nous a bien été confirmé.

On entendit Lysa appeler :

— Chef, chef !

— Bien, entendu ; au revoir Franck ! Félix raccrocha aussitôt. Surpris par l'interpellation de Lysa, il se dirigea précipitamment vers elle, tout en rangeant rapidement son téléphone au fond de la poche intérieure de sa veste. Elle se trouvait à une dizaine de mètres. En se rapprochant, le bas de son pantalon fut alors agrippé par une ronce.

— Oh, il ne manquait plus que ça ! Pauvre pantalon ; aïe ! grommela-t-il, se piquant les doigts en tirant cette tige épineuse qui était restée, en partie, encore accrochée au tissu de son pantalon. Il parvint, tant bien que mal, à l'ôter entièrement.

Aussitôt après il rejoignit Lysa, suivi par Robert et le photographe qui se retenaient de rire ; ils connaissaient l'attention très méticuleuse et maniaque que leur chef portait habituellement à ses habits.

— Regardez là, dit-elle en se penchant, désignant le dessous d'un petit buisson épineux. Des belles fleurs coupées !

Il leur fallut bien se baisser afin de les apercevoir sous cette végétation basse, un peu touffue et de forme sphérique.

— Excellent, Lysa ! complimenta le commissaire. Des lys, six lys fraîchement cueillis. Ils ne sont ni fanés, ni même flétris ; ces fleurs là se trouvent donc depuis peu en ces lieux. Voilà une belle trouvaille qui mérite vraiment que l'on s'y intéresse !

Weber arriva à ses côtés, à ce moment précis.

— Monsieur Wells, faites, s'il vous plaît, des prises de vue et demandez ensuite à Monsieur Truchot, qui arrive, de ranger ensuite ces fleurs-là afin de les faire analyser au laboratoire. Pour ma part, je vais avancer mon petit travail. J'aurai besoin de vous dans un moment, ne tardez pas à me rejoindre.

L'inspecteur Parianov complétait depuis un moment son carnet lorsque, un par un, le petit groupe de son commissariat se reconstitua près de lui.

Léon Weber désigna le médecin légiste de la main et l'ordonna :

— Veuillez, s'il vous plaît Didier, retirer cette arme blanche du corps et la remettre ensuite à Monsieur Truchot ! Nous devons, ensuite, déplacer ensemble la victime sur sa droite et sur le brancard, puis la retourner.

— Entendu chef, dit-il.

Pendant que Didier Vallenchon préparait un brancard en le dépliant pour le placer convenablement, Weber eut une brève discussion avec Félix.

— Voyez-vous Félix, dit-il, l'hypothèse que ces six lys découverts par Lysa aient été simplement perdus en tombant me semble peu probable ; mais la possibilité qu'ils aient été placés ou cachés sous le buisson me semble plus logique, et plus à privilégier comme hypothèse.

— Si tel est bien le cas, répondit Félix, restera aussi à découvrir par qui, quand, pourquoi. Ce sont toutefois des fleurs cultivées que l'on pourrait facilement trouver chez un fleuriste, mais elles n'ont certainement pas poussé naturellement ici, d'autant plus en cette saison. D'où peuvent-elles bien provenir et ont-elles un lien d'intérêt avec le crime ? dit-il, pensif, tout en tenant d'une main son large front.

— J'en conviens, dit Weber, tout ceci me rend aussi assez perplexe. Nous en saurons un peu plus, peut-être après analyses. Votre enquête, je l'espère, répondra assez rapidement à tout cela.